

TARA SIM



LA
VENGEANCE
DES
ÉTOILES

bayard

LA
VENGEANCE
DES
ÉTOILES

Comme toujours : pour toi, papa

GLASSTOWN
ENTERTAINMENT

Photographie de couverture : © Magdalena Żyźniewska /
Trevillion Images

Ouvrage publié originellement par Hyperion,
un département de Disney Book Group (New York, États-Unis)
sous le titre *Scavenge the Stars*
© 2020, Glasstown Entertainment

© 2022, Bayard Éditions
18, rue Barbès – 92128 Montrouge
ISBN : 978-1-0363-0975-5
Dépôt légal : mars 2022

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949

TARA SIM

LA
VENGEANCE
DES
ÉTOILES

Traduit de l'anglais (États-Unis)

Anath Riveline

bayard

Pour hériter du ciel,
Tu devras sonder les étoiles.

Proverbe réhanais

1

Règle de base avec l'eau : mieux vaut être
au-dessus qu'en dessous.

Perspective du sud : chronique maritime

La première leçon qu'Anguille avait apprise à bord du *Saumâtre* était comment manier un couteau.

Pas le type de lame idéal pour poignarder un homme, non, quelque chose de plus petit, plus discret, mieux adapté à la poigne d'un enfant.

Et la deuxième leçon : combien les entrailles des poissons empestaient. Leur puanteur imprégnait ses mains et ne les quittait plus pendant plusieurs jours, quand elles les vidaient sur le pont du navire où les abats et la crasse s'incrustaient obstinément sur les planches en bois laquées.

Elle n'avait pas eu d'autre choix que de s'y faire, au cours des sept dernières années qui l'avaient aigrie et usée comme le sel sur la pierre. Maintenant qu'Anguille travaillait avec au-dessus d'elle les cris des mouettes, plus familiers qu'une berceuse, elle passait outre à la douleur

que provoquait le liquide gluant d'un esturgeon sur ses mains gercées. Même si elle avait été une nouvelle fois reléguée dans le coin le plus fétide du bateau, elle ne pouvait s'empêcher de sourire.

Dans quelques jours, elle n'aurait plus jamais à vider des poissons.

Le *Saumâtre* grinça autour d'elle, comme s'il lui en voulait. Par habitude, elle chercha Cafard des yeux. Les Bestioles d'eau – les autres enfants – s'affairaient sur le pont inférieur ou grimpaient sur le gréement pour ajuster des cordes mal fixées ou resserrer des nœuds. Les plus jeunes étaient doués pour escalader les mâts ou s'introduire dans les espaces réduits, alors que les Bestioles plus âgées, comme elle, étaient affectées aux travaux manuels : recoudre les voiles, récurer la coque, lubrifier les canons sur le pont-batterie.

Elle finit par repérer Cafard sur le grand mât, son long corps svelte perché en équilibre tout près des nuages. Il y montait régulièrement, mais chaque fois qu'elle l'y voyait, Anguille sentait son estomac se tordre et était prise de l'envie de prier les dieux de son père. Une tache sombre au pied du mât d'artimon rappelait la chute de Mante quelques mois plus tôt. Mante était le plus agile de tous, mais quand il avait lâché prise et dégringolé, même sa dextérité n'avait rien pu pour lui. Ses os s'étaient fracassés sur le pont, leur craquement poursuivant encore Anguille dans ses cauchemars suffocants, des semaines plus tard.

Il n'y avait pas eu de cérémonie. Les Bestioles avaient simplement passé son corps brisé par-dessus bord, se pressant de reprendre leurs corvées de peur que le capitaine augmente leur dette pour ce temps perdu.

Cafard la remarqua et la salua avec le V de la victoire, le geste convenu pour dire « tout va bien ». C'était leur façon de communiquer. S'obligeant à taire son angoisse, Anguille lui répondit avant de chasser une mouette descendue assez près pour chaparder un petit en-cas. L'oiseau affamé partit s'installer sur le bastingage, au bout de la chaîne des Bestioles, là où Scarabée travaillait.

Du haut de ses huit ans, Scarabée était la plus petite. La fillette ne savait même pas encore nager. Elle tenait péniblement un couteau, ses doigts se repositionnant constamment sur le manche tandis qu'elle s'efforçait d'ouvrir un poisson-ogre. Ses cheveux bruns, fins et clairsemés, collaient à la sueur sur son visage et des éclaboussures de sang couraient sur ses bras frêles. La fillette reniflait, s'interdisant de pleurer.

Anguille hésita à aller la voir. Dès qu'elle fit un pas dans sa direction, un hurlement retentit.

– *Anguille !*

Le capitaine Zharo se tenait en bas des marches. Courageusement, la jeune fille croisa son regard perçant. Elle détestait poser les yeux sur ce visage rouge, cloqué par le soleil et à moitié caché sous une barbe noire emmêlée. Le reste de sa chevelure formait une espèce de touffe hirsute qu'il ne devait jamais laver.

– Occupe-toi de cet esturgeon ou je t'éventre pour faire une petite démonstration aux autres ! gronda-t-il.

– Oui, mon capitaine.

Elle baissa la tête et se remit au travail, les épaules toujours aussi crispées bien qu'il lui eût tourné le dos. À travers ses cils, elle le regarda passer rageusement à côté de l'ardoise clouée sous la voile de misaine. On y lisait tous les noms des Bestioles à bord, certains barrés, comme celui de Mante, suivis d'une série de nombres. C'était là que le capitaine comptabilisait les dettes de chacun, le temps qu'ils devaient servir sur son navire.

Habitée à le consulter, Anguille vérifia son nom, ainsi que la petite somme à côté. Plus que quelques jours.

Alors que Zharo s'éloignait, Charançon, une Bestiole de douze ans, sortit de sa poche un biscuit sec.

Anguille retint sa respiration.

La friandise était à mi-chemin vers la bouche du garçon, quand le capitaine se retourna brusquement et l'aperçut. Il revint vers lui en deux foulées. Charançon lâcha son biscuit et tenta de reculer, mais le capitaine l'agrippait déjà par le col. Autour d'eux, les Bestioles ouvraient de grands yeux, alors que Zharo poussait le garçon contre le bastingage, son corps à moitié au-dessus de l'eau.

– Recommence et je te jette aux requins ! hurla-t-il. Je t'aurais volontiers tué sur-le-champ, mais j'ai besoin de main-d'œuvre.

Charançon hochait furieusement la tête, terrorisé, à deux doigts de la chute. En l'empoignant, Zharo faisait

remonter la chemise du jeune adolescent et Anguille vit ses côtes ressortir sous sa peau. Elle connaissait bien cette sensation de faim, ce désespoir absolu qui oscille entre survie et suicide.

Et alors ? Charançon n'aurait pas dû voler. Ils étaient tous affamés, après tout.

Amaya n'aurait jamais pensé « et alors ? ».

Mais Anguille n'était plus Amaya depuis des années. Elle avait laissé Amaya derrière elle, à des centaines de kilomètres, noyée sous les océans.

C'était la première cruauté que lui avait témoignée le capitaine Zharo. Quand elle avait mis les pieds sur le *Saumâtre* pour la première fois, sept ans plus tôt, il l'avait inspectée de la tête aux pieds, indifférent, avant de lui lancer :

– Qui tu es, d'où tu viens, ça n'a aucune importance. Tu t'appelles Anguille maintenant, et tu vas m'en être reconnaissante.

Dire qu'elle avait autrefois pensé que les coups étaient la pire punition infligée par le capitaine ! À présent, elle comprenait mieux ce qui s'était passé ce jour-là. À chaque fois qu'un nouvel enfant était amené à bord du navire, le capitaine lui arrachait son nom, sa vie, tout ce qui faisait de lui un être humain.

Pour lui, ils n'étaient pas des gens. Ils n'étaient que des insectes qu'on écrase sans scrupules sous son talon.

Le capitaine Zharo lâcha enfin Charançon, qui dut s'accrocher au bastingage pour ne pas tomber dans l'eau.

Alors qu'il redescendait, soulagé, sur le pont, le capitaine retourna devant le tableau des dettes. D'un geste brusque du poing, il effaça le nombre à côté du nom du jeune garçon et, en faisant crisser la craie sur l'ardoise, il augmenta sa dette de deux semaines. Il ramassa ensuite le biscuit qu'il enfourna aussitôt. Des miettes plein la barbe, il adressa à Charançon un sourire méprisant et continua sa ronde.

Anguille baissa la tête et trancha le ventre souple de son esturgeon. Elle en extirpa les viscères rouges qu'elle jeta dans le seau devant elle, le pus chaud s'introduisant dans ses plaies. Dans l'eau, le sang du poisson devenait mauve.

Les Bestioles d'eau ne valaient pas mieux que le contenu du seau : inutiles, dégoûtants, bons à mettre aux ordures. Elle se tourna de nouveau vers Scarabée qui retenait toujours ses larmes.

Surtout ne pas s'en mêler ! Dans quelques jours, Anguille quitterait ce bateau de malheur pour toujours.

Scarabée gémissait bruyamment désormais. Elle ne s'était pas encore endurcie, mais cela viendrait. Il le faudrait bien.

Que lui réservait le capitaine s'il décidait de la faire taire ?

Lâchant un juron, Anguille balança la carcasse d'esturgeon dans le seau avec le reste de ses entrailles et remonta la chaîne des enfants. Sans un mot, elle attrapa un autre poisson-ogre dans la bassine encore pleine et lui taillada le ventre. Les gémissements de Scarabée se transformèrent en sanglots étouffés. Les deux filles travaillèrent en silence

pendant un moment, ce qui convenait parfaitement à Anguille.

Et soudain, une toute petite voix cassée s'éleva sous les cheveux mouillés et la morve.

– Tu veux bien me parler de Moray ? Tu habitais là-bas, avant, n'est-ce pas ?

Anguille faillit en lâcher son couteau. Cela faisait un long moment qu'elle n'avait plus entendu le nom de son ancienne ville. Elle s'efforçait même de ne plus l'articuler dans ses pensées. Les souvenirs ont un don pour s'insinuer en vous si vous n'y prenez pas garde, ou pire, vous prendre à la gorge sans pitié.

Elle lut dans les yeux grands ouverts de Scarabée la peur et l'envie de s'enfuir. La fillette attendait sa réponse. Et si Anguille lui conseillait simplement d'oublier le passé et tout ce qu'elle avait été avant ?

L'adolescente prit une profonde inspiration.

– Je me souviens de m'être promenée le long de bâtiments aux colonnes dorées. Peut-être les banques du quartier des affaires, ou les Caveaux des Veuves.

Et dès qu'elle commença à parler, les images déferlèrent, floues, mais insistantes.

– Il y avait des jardins, aussi, remplis de fougères, de palmiers et d'arbres dont les fruits mûrs et charnus tombaient en abondance. Avec ma mère, on allait récolter les bananes, les mangues, les papayes pour le petit déjeuner. Et l'eau de la baie est magnifique. Si bleue, si claire qu'on peut voir les coraux et les poissons sous la surface.

Scarabée avait le regard perdu dans le vague, les lèvres entrouvertes.

– Papa me promettait qu’il m’y emmènerait, murmura-elle. Dès qu’il aurait assez d’argent.

Anguille regretta aussitôt d’avoir parlé. Scarabée venait à peine de commencer ses sept années de service. Elle n’avait pas besoin qu’on lui charge l’esprit de tableaux inaccessibles. Une part d’elle voulait maintenir l’espoir dans le cœur de la fillette, une petite étincelle d’avenir. Mais quelque chose en elle voulait aussi l’arroser d’eau de mer pour qu’elle prenne conscience de sa réalité : le sang, les tripes, la peur.

Les dettes régnaient sur la mer et les terres. Anguille savait qu’elles n’avaient aucune chance d’y échapper.

Scarabée avait le visage rouge, mais ses yeux brillaient.

– Tu rentres bientôt chez toi, n’est-ce pas ?

Chez elle. À Moray, elle retrouverait sa mère et tout ce qu’elle avait oublié dans cette prison grise. Sa mère la reconnaîtrait-elle seulement ? Cela faisait si longtemps qu’elle n’avait plus été Amaya. Sa mère verrait-elle la petite fille qui chantait des berceuses à ses poupées, qui déposait aux dieux des offrandes de lait et d’herbes, qui se recroquevillait contre elle pour dormir ? Ou verrait-elle seulement Anguille, une inconnue avec le regard mort et du sang sous les ongles ? Elle n’allait plus tarder à le découvrir.

– Oui, répondit-elle. Je vais rentrer chez moi.

Le petit sourire hésitant que Scarabée adressa à Anguille ne dura qu’une seconde, mais c’était suffisant.

Elle avait fait ce qu'il fallait. Anguille avait agi à la façon d'Amaya.

Soudain, un hurlement brisa l'air :

– *Un homme à la mer !*

Anguille se joignit aux Bestioles qui se précipitaient vers le bastingage, la plupart toujours avec leur couteau dans la main. Elle le vit tout de suite : un corps malmené par les vagues qui tentait de rester au-dessus de l'écume. Elle courut vers le pont intermédiaire, où le reste des Bestioles s'agglutinaient à tribord et se pressaient à côté de Cafard.

Le capitaine Zharo leur aboyait déjà de reprendre le travail, visiblement tenté de s'emparer de ses pistolets comme s'il n'attendait qu'une excuse pour les cribler de trous.

– On a vu quelqu'un dans l'eau ! cria une des Bestioles.

– Et vous croyez que ça m'intéresse ? Qu'il se noie et on n'en parle plus !

Anguille serra les dents. L'homme arrivait à peine à se maintenir au-dessus de la surface et buvait la tasse chaque fois qu'il ouvrait la bouche pour appeler à l'aide. Il semblait à bout de force.

Mais l'attention d'Anguille fut alors attirée par autre chose : l'éclat doré sur son torse. Son manteau, lourd et noir d'eau, était bordé de boutons en or.

Un homme riche. Peut-être même un marchand de Moray.

Elle inspira profondément.

– Préparez un des filets ! ordonna-t-elle aux Bestioles.

Comme ils restaient muets de stupéfaction, elle décida de se débrouiller seule.

– Anguille, la mit en garde Cafard, inquiet, alors qu'elle jetait à la mer le rets dont elle s'était emparée.

Le capitaine Zharo beuglait derrière eux, mais Anguille l'ignora et se pencha par-dessus le bastingage.

– Attrapez-le ! hurla-t-elle à l'homme.

Elle n'avait aucun moyen de savoir s'il l'entendait avec le vacarme des vagues, mais à son grand soulagement, elle le vit s'agripper faiblement au cordage. Elle tenta de le tirer vers le bateau, les muscles de ses bras et de son cou tendus par l'effort. Quelques Bestioles accoururent pour l'aider. Le filet menaçait de se déchirer, mais par miracle il résista.

L'homme s'écroula sur le pont. Les enfants s'éloignèrent quand il se mit à cracher de l'eau, secoué par des quintes de toux. Après un moment, il finit par s'allonger sur le dos et ne bougea plus.

– Tu as perdu la tête ? gronda Cafard, alors qu'Anguille s'agenouillait à côté du noyé.

C'était un grand gaillard noir, aux joues couvertes d'une barbe de quelques jours. Il venait certainement de Khari, comme le père d'Anguille. Des pétales orange de soucis, taches vives pareilles à des blessures par balles, recouvraient sa chemise.

– Tu aurais dû le laisser se noyer.

– Il..., hésita la jeune fille, se demandant ce qu’aurait dit Amaya. Ça n’aurait pas été bien.

Cafard la dévisagea, estomaqué, son petit front plissé.

Une paire de bottes apparut devant elle. Anguille les remonta des yeux jusqu’aux chicots pourris, jaunis par le tabac du capitaine et à ses sourcils furibonds. Son poing s’ouvrait et se fermait tout près de son pistolet.

Anguille adressa un petit hochement de tête à Cafard qui s’éloigna d’elle prudemment. Elle se mit à trembler.

– Tu es devenue sourde, Anguille ? pesta le capitaine.

Comme elle ne répondait pas, il la frappa si fort qu’elle tomba sur le pont, la lèvre inférieure déchirée par une des bagues du capitaine.

– *Alors ?*

La douleur l’empêchait de respirer et allumait des étoiles devant ses yeux. Elle passa la langue sur ses dents et sentit le goût du cuivre.

– N... non, mon capitaine.

– J’ai dit de le laisser où il était.

Il lança un regard méprisant au corps inanimé de l’homme.

– Et tu as endommagé un filet ! Ça coûte de l’argent de les faire réparer, tu sais ?

Anguille se figea. *Non, non, pitié, non...*

Zharo partit vers le tableau des dettes, bousculant les Bestioles sur son passage. Sa manche laissa sur l’ardoise une traînée blanche quand il effaça le compte d’Anguille.

S'emparant d'un morceau de craie qui poussa un nouveau crissement suraigu, il quadrupla sa dette.

Fier de lui, il gratifia la jeune fille d'un sourire édenté.

– Tu vas rester avec nous quelques semaines encore, on dirait, Anguille.

Elle ravala ses larmes. La douleur et l'épuisement constants, la brûlure sur ses paumes, la puanteur du poisson pourri, tout cela, elle l'avait supporté grâce à la perspective de revoir bientôt sa mère. C'est ce qui l'avait fait tenir au cours des dernières semaines, un rêve aussi doux et vaporeux que l'encens.

Un mois encore, à présent.

Du bout de sa botte, le capitaine bougea l'homme au sol.

– Vu que c'est toi qui as décidé de remonter ce déchet du fond des océans, il est sous ta responsabilité.

Il pencha la tête et désigna de la main un garçon qui frissonna.

– Arrache-lui ses boutons et apporte-les dans ma cabine. Pour chaque bouton que tu voleras, je te coupe un doigt. Les autres, au travail !

Les Bestioles se dispersèrent sans demander leur reste, tandis que leur camarade s'exécutait en tremblant.

Anguille ne se releva pas tout de suite. La joue en feu, elle examina l'homme inconscient. Du sang coulait de sa lèvre tailladée vers la flaque d'eau autour de lui, les gouttes s'ouvrant telles des petites fleurs mauves. Mer bleue, sang rouge.

Pour savoir qui il était, ou ce qu'il faisait, elle devait attendre qu'il reprenne connaissance, et alors, elle espérait avoir eu raison de le tirer des flots.

Sauver un homme vaut bien quelques semaines de plus,
songea Amaya.

Pourvu qu'il soit riche, songea Anguille.

2

Quand on perd, il vaut mieux abandonner.
Qui sait jusqu'où la malchance nous suit
depuis la table de jeu et à l'intérieur de notre
maison ?

L'art tortueux des jeux de hasard

L'odeur de calamar pourri n'aidait pas à dissiper le mal de crâne de Cayo.

Malgré son envie de s'éloigner de la carcasse bulbeuse collée au bord du quai, il se força à rester sur place. Le port tout entier puait la faune marine laissée à l'abandon sous un soleil de plomb, mais cette partie était pire que tout. On la réservait en général à des navires plus petits ou des visiteurs arrivés à Moray à l'improviste. Tout ce que le *Mécréant* n'était pas.

Et pourtant, il mouillait là. Pas au quai sept, où il aurait déjà dû être arrimé, mais tout au bout du dock, au quai vingt-trois. Alignés sur le pont devant la passerelle, les membres de l'équipage de son père se faisaient examiner à tour de rôle par un médecin nerveux. Sans son

autorisation, on ne descendait pas sur le quai. La capitaine restait à l'arrière avec son second qui, impatient de débarquer, roulait entre ses doigts tatoués un sena en or. Mais tout le monde, sans exception, devait être ausculté pour éviter que ne se propage la fièvre des cendres.

Les premiers signes n'étaient pas faciles à repérer : une fatigue qui finissait par s'accompagner des frissons et des douleurs d'une fièvre classique, avant que des taches grisâtres apparaissent sur le corps de la personne infectée. Et quand la fièvre s'installait pour de bon, les victimes voyaient leur sang se congeler dans leurs veines et leur peau virer au gris cendré. La maladie commençait par un affaiblissement à peine notable, mais se révélait vite fatale.

Même si une potion avait été élaborée pour contrer les effets les plus insupportables, potion que seuls les plus fortunés pouvaient s'offrir, aucun remède n'avait pour l'instant été trouvé.

Excédé, Cayo consulta l'heure sur sa montre de gousset. Il était chargé de faire l'inventaire de tout ce qui sortait des cales de leur élégante galiote, mais avec le retard accumulé et les auscultations qui leur volaient un temps précieux, l'équipage n'avait pas encore déchargé.

Sa migraine lancina et son pouls s'accéléra quand il imagina son père réagir à leur changement d'emplacement. Kamon Mercado ne tolérait pas ce genre d'insulte.

Cayo jeta un regard noir au galion qui avait pris leur place. Ses voiles mauves déployées avaient pratiquement caché le ciel en approchant du port. Il attirait l'attention

de tous les dockers marins affairés sous le soleil brûlant du milieu de journée.

Il devait bien le reconnaître, ce navire était impressionnant. Sur ses flancs étaient peints les symboles tourbillonnants de Khari, mais le drapeau qui flottait sur sa proue affichait les motifs de Moray : un sabre d'abordage et un parchemin enroulé sur un fond vert et bleu.

Depuis le pont, une longue silhouette contemplait la ville au loin, nichée dans la courbe du port, ses bâtiments multicolores se dressant victorieusement au-dessus de la baie cristalline. Étonnant pour un étranger de débarquer en pleine épidémie. Il ignorait peut-être le sens des drapeaux noirs partout autour du port.

Qu'ils se retrouvent cantonnés au bout du dock ne dérangeait pas vraiment Cayo, mais il savait que son père le prendrait très mal. Kamon Mercado menait ses affaires à coups d'ordres et pas de demandes polies, et il exigeait que son fils en fasse autant. Cayo était donc allé se plaindre au capitaine du port du changement de dernière minute, avec pour seul résultat d'empirer son mal de tête. À ce rythme, il n'arriverait pas à temps pour le dîner.

Après tout, ce n'était peut-être pas plus mal.

Il commença à inspecter les quelques cartons déposés à côté du *Mécréant* déjà ouverts par les dockers : des sacs d'épices, une multitude d'amulettes en argent à l'effigie des dieux de Khari, des boîtes à bijoux aux teintes riches et subtiles garnies de minuscules miroirs, des herbes et des

racines médicinales, des couteaux aux manches incrustés de perles et même plusieurs livres à la reliure en cuir.

Quand il était plus jeune, Cayo rêvait de sauter à bord d'un des navires de son père pour faire le tour du monde. Collectionner les trésors des forêts de l'Empire de Pluie, des vallées luxuriantes et des déserts arides de l'Empire de Soleil, des nombreuses fermes le long des îles de Lede.

Mais ce n'était pas la vie d'un fils de marchand riche. Sa vie se trouvait ici, sous ce soleil torride, à essayer de respirer malgré la puanteur du port tandis que les ouvriers relaquaient les broderies dorées sur son manteau.

– Le maître ne vient pas aujourd'hui ? demanda l'un des dockers.

– Je me chargerai désormais des cargaisons, répondit Cayo.

Visiblement amusé, l'homme leva un sourcil.

– Vraiment ? Faites attention de ne pas salir vos jolies bottes, alors.

Cayo se pinça les lèvres, réprimant l'envie de dire quelque chose qu'il risquait de regretter ensuite. Ce vulgaire énergumène ignorait sûrement tout de la mode. Mais Cayo ne jouissait pas de la même réputation que son père et n'inspirait certainement pas le même respect, il en était bien conscient. Autant commencer à essayer de gagner leur loyauté.

– Savez-vous à qui appartient ce galion ? demanda Cayo.

L'homme haussa les épaules.

– Je n’ai entendu que des rumeurs. Il paraît qu’il appartient à un noble de Khari, peut-être même un membre de la famille royale. Pour moi, c’est un bateau espion venu de l’Empire de Pluie, déguisé aux couleurs de Khari.

Cayo fit de son mieux pour ne pas paraître accablé par la bêtise du commentaire. Même si Khari avait aidé Moray à lutter contre le contrôle colonialiste imposé autrefois par l’Empire de Pluie sur la ville, il n’imaginait pas un espion faire son entrée de façon si ostentatoire et grandiose. Situé entre l’Empire de Soleil et l’Empire de Pluie, Moray avait pendant des décennies proclamé sa neutralité, afin de rester en dehors des nombreuses guerres que s’étaient livrées les empires. Comme ces derniers détenaient les meilleures voies navigables, la ville devait se montrer diplomate.

Cayo vérifia où en était le médecin, tandis que les matelots attendaient patiemment leur tour, puis rejoignaient les dockers.

– Vous pensez...

Mais les mots se coincèrent dans sa gorge quand il regarda au bout du quai. Il repéra une silhouette familière, qui éveilla en lui l’odeur du tabac, le goût du gin et la nausée des regrets.

Sébastien.

Le soleil avait éclairci ses cheveux et enveloppé d’une teinte dorée sa peau légèrement foncée, mais tout resplendissant qu’il était, il symbolisait toujours ce à quoi Cayo

avait dû renoncer pour maintenir sa position actuelle. Même si les deux hommes avaient copieusement flirté dans les tavernes, et souvent partagé un cigarillo dans les allées sombres, Sébastien représentait pour lui plus un complice qu'un amant. Il se joignait régulièrement à Cayo et son petit groupe de fêtards, dans leurs escapades au quartier du vice. Sa présence, comme celle des autres – et notamment Romara –, n'était jamais bon signe.

Sébastien l'appelait en faisant de grands signes désespérés. Cayo se figea. L'extrémité de ses doigts le démangeait. Quand il remarqua que le docker le regardait, il se racla la gorge.

– Je reviens tout de suite.

La mâchoire serrée, il s'avança vers Sébastien.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? l'interrogea-t-il.

Sébastien déglutit péniblement. La sueur bouclait ses cheveux au-dessus des oreilles. L'intensité de ses yeux subjuguait toujours Cayo : ronds, alourdis de cils abondants, ils avaient une teinte bleu-vert absolument fascinante. Impossible d'interpréter ce regard. Le regard indéchiffrable d'un joueur de cartes. Tout ce qu'on y percevait était le reflet de l'océan que Cayo aurait tant voulu explorer.

Pourtant à cet instant, la peur semblait dominer.

– Cayo, murmura Sébastien. Le Roi Racaille...

Le jeune marchand sentit aussitôt son estomac se retourner pour le dévorer de l'intérieur. Il attrapa Sébastien par le col de sa chemise et l'attira contre lui.

– Dis-lui non, gronda-t-il dans son visage. C’est terminé. J’ai payé mes dettes.

Son livre de comptes le prouvait. Ses épaules se crispèrent misérablement à l’idée de ses économies dévastées, le moindre sou de sa fortune parti dans les coffres du Roi Racaille. Au moins, il était libre. Il avait coupé tous les liens qui le rattachaient à ce monstre.

Sébastien secouait la tête, de grosses gouttes de transpiration roulant sur ses tempes.

– Je ne suis pas là pour ça, Cayo.

La terreur remplaça l’inquiétude. Cayo lâcha Sébastien.

– Qu’est-ce que tu as fait ?

Le jeune homme s’humecta les lèvres.

– Je... il m’est arrivé d’empocher un peu de mes gains. Une ou deux fois.

Cayo poussa un bruyant soupir et se pinça l’arête du nez.

– *Seb !*

– Je sais. Je n’aurais pas dû ! Mais il fallait que je paye ma chambre et il ne me restait même pas de quoi manger.

Ses magnifiques yeux s’embuèrent. Cayo remarqua alors qu’il avait maigri.

– Il a diminué mes heures parce que je ne me débrouillais pas assez bien, alors qu’est-ce que je pouvais faire ?

– Je ne sais pas, Seb... en tout cas, sûrement pas voler de l’argent au Roi Racaille.

– Je n’avais pas le choix !

Cayo réprima le juron qu’il avait sur la langue. Malheureusement pour lui, Sébastien n’avait pas de riches

parents pour le tirer d'affaire. Il était orphelin depuis des années et gagnait sa vie dans les casinos au service du Roi Racaille.

Cette facette de Moray, tout le monde choisissait de l'ignorer. La crasse sous l'éclat. On venait à Moray pour son prestige, ses casinos, pour le clinquant avec lequel la ville recouvrait l'ordinaire. Personne ne voulait savoir que si on soulevait le rideau somptueux, on découvrait la réalité crue : à Moray la pauvreté abjecte cohabitait avec le faste et l'extravagance. Dans ces casinos adorés, les gens retournaient leurs poches et se ruinaient, ou pire, grossissaient les listes des créanciers. Les moins chanceux, ceux qui se faisaient attraper, finissaient sur leurs navires.

Sébastien s'ébouriffa les cheveux.

– Cayo, s'il découvre ce que j'ai fait, je suis un homme mort. J'ai déjà dépensé l'argent...

– Et Philip ?

L'ex-amant de Sébastien faisait partie de la bourgeoisie. Il n'était pas très connu, mais assez aisé pour l'aider.

– Il m'a déjà trop donné et j'ai tout gaspillé. Je ne peux pas le solliciter encore.

Il posa les mains sur les épaules de Cayo.

– S'il te plaît, j'ai besoin que tu me donnes *quelque chose*.

Le jeune marchand recula d'un pas, se dégageant de l'emprise de Sébastien. Il avait peur, s'il restait trop longtemps à son contact, de replonger directement avec lui dans le quartier du vice.

– Tu t’adresses à la mauvaise personne. Mes comptes...
Il s’interrompit pour déglutir.
– Je n’ai plus rien.
– Mais ton père...
– Tu penses vraiment qu’il va me laisser toucher à son argent ? Après ce que j’ai fait ?

Il montra du doigt le *Mécréant* derrière lui.

– J’ai déjà dû batailler dur pour qu’il me laisse au moins travailler pour lui.

– Tu ne peux rien faire ? implora Sébastien, abattu.

Cayo ferma les yeux et sentit avec une intensité accrue la terreur que l’évocation du Roi Racaille éveillait en lui.

Il n’avait pas le temps pour cela. Il ne pouvait plus se permettre d’être vu en compagnie de Sébastien s’il voulait retrouver les bonnes grâces de son père.

Il fouilla dans sa poche et en tira les quelques drinas en argent qui lui restaient. Il aurait dû les faire durer jusqu’à la fin du mois, selon le budget de son père. Il déposa les pièces dans les mains tremblantes de Sébastien, qui laissa échapper un sanglot de soulagement. Il tenta d’embrasser les doigts de son bienfaiteur, mais Cayo se libéra rapidement.

– Ne reviens plus me voir ! lança-t-il.

Sébastien hocha la tête et s’enfuit sans un regard en arrière.

Avant que Cayo puisse réfléchir à la stupidité de son acte, sa calèche approcha de lui, si près qu’elle frôla son tricorne.

– Excusez-moi, monsieur, mais nous devrions rentrer. Lord Mercado vous attend.

Cayo ouvrit la bouche pour répondre quand un cri retentit derrière lui. Il se tourna vers le *Mécréant*, à bord duquel deux dockers remontaient un homme. Le second.

– Je vais bien ! hurlait le forcené.

La capitaine retenait ses marins pour les empêcher d’aller à son secours.

Le médecin s’épongea le front.

– On ne peut pas prendre le risque de laisser entrer dans la ville quelqu’un qui présente les premiers symptômes. Les cas ont déjà doublé, on doit éviter que l’épidémie se propage encore.

La fièvre des cendres.

Cayo savait combien les hommes de son père gagnaient. Il savait aussi combien coûtait le traitement.

Incapable de supporter la vue du second qui se débattait, fou de rage, Cayo détourna son regard pour le poser sur le calamar pourrissant, accroché sur le quai, désormais entouré par une armée de mouettes.

L’une d’elles lui arracha les yeux pour les manger.

Blanc et or, le manoir des Mercado resplendissait, telle une perle dans une huître, niché sur la pente douce de la colline qui surplombait le quartier des marchands, le port et la Baie du Levant, et entouré de toutes parts d’une

végétation luxuriante et de somptueux palmiers longs et minces.

Quand la calèche de Cayo arriva devant la grille, le crépuscule descendait déjà et la baie rayonnait d'un éclat bleu-mauve. Tendus, ils quittèrent le véhicule, courbatu et légèrement brûlé par le soleil.

Le valet de pied vint l'accueillir.

– Bonsoir, monsieur. Nous vous espérons bien plus tôt.

– Je sais, je sais.

Cayo le dépassa vers la maison.

– J'ai été retenu.

– Des vêtements propres vous attendent sur votre lit, ainsi qu'une bassine d'eau pour votre toilette, avant le dîner.

– Mille mercis.

Cayo grimpa les marches du perron deux à deux et passa sous le balcon soutenu par de grosses colonnes bouclées en marbre blanc. Le chandelier en fer brillait de mille feux pour la soirée à venir.

Arrivé en trombe dans le vestibule, il se précipita vers l'escalier quand il vit son père qui se dirigeait vers la salle à manger. Kamon Mercado leva une main, contraignant Cayo à s'immobiliser devant lui, après un dérapage contrôlé.

Il n'était pas difficile de comprendre le scepticisme des dockers quand ils le comparaient au vieux lord. Grand, beau, sévère, le père de Cayo semblait habitué à donner des ordres. Quand il portait son élégant costume bleu

et gominait ses cheveux en arrière, il était impossible d'ignorer son aura.

Kamon, la main toujours levée comme pour maintenir à distance l'aspect débraillé de son fils, le toisa de la tête aux pieds.

– Tu pues. Tu aurais dû être de retour depuis une heure.

– Je sais, je suis désolé. Il y a eu une confusion au...

– Je n'ai que faire de tes excuses. Va te changer, vite ! Et reviens pour le dîner avec les Hizon, ils seront là d'une minute à l'autre.

Les bottes de Cayo crissèrent sur le marbre veiné d'or du vestibule tandis qu'il montait à l'étage. Soria descendait déjà, amusée par l'échange auquel elle venait d'assister entre son frère et son père. Elle était ravissante dans sa robe vert océan, la taille marquée par un ruban vert foncé et les épaules couvertes d'une petite veste en dentelle crème. Ses cheveux noirs remontaient à moitié sur le haut de sa tête, le reste tombait en cascade dans son dos en vagues élégantes. Elle avait même appliqué au-dessus de ses paupières une crème pailletée pour mettre en valeur ses yeux en amande aussi sombres que ceux de Cayo.

– C'est une Vritha ? demanda-t-il, reconnaissant le style sans couture de la veste et son ourlet festonné.

– Je me suis dit qu'elle serait parfaite pour la soirée, répondit-elle, avant de faire la révérence en soulevant sa jupe. Ni trop, ni trop peu. Subtile.

– Et tu as eu raison. À côté de toi, je me sens comme une vieille godasse.

– À qui la faute ? se moqua sa sœur en plissant le nez de dégoût.

Malgré son ton léger, Cayo la trouva pâle.

– Tu es nerveuse ?

Soria se mordit l'intérieur de la joue. Elle n'avait que seize ans, mais quand elle faisait cela, elle en paraissait moins encore.

– Un peu, murmura-t-elle. Je me suis sentie faible toute la journée.

– Tout se passera bien, assura-t-il en lui prenant la main et en la serrant affectueusement. Ils vont t'adorer. Le contraire est impossible.

En bas des marches, Kamon se racla la gorge bruyamment. Soria gratifia Cayo d'un petit sourire complice et rejoignit son père.

Il ne prit même pas la peine de fermer la porte de sa chambre avant de se déshabiller pour enfiler son costume propre. Il se lava le visage, se peigna et s'aspergea d'une bonne quantité d'eau de toilette, espérant couvrir l'odeur de transpiration et de sel.

Quand il redescendit l'escalier, les Hizon étaient déjà arrivés. Kamon et Soria les accueillèrent sur le pas de la porte.

– Ah et voici le jeune lord Mercado ! s'exclama le duc Hizon.

Grand gaillard bedonnant, sa peau légèrement mate, ses yeux plissés et ses épais cheveux noirs trahissaient les origines réhanaises du duc. À l'instar de sa femme et de son fils, il était d'une rare élégance : costume noir sur une chemise pourpre, réhaussé de l'écharpe traditionnelle des Réhanais. Gen, son fils, arborait la même tenue, tandis que la duchesse Hizon portait une robe en soie pourpre avec un col haut.

– Vous aimez faire votre entrée, n'est-ce pas ? commenta le duc.

– Dans un nuage d'eau de Cologne, ajouta la duchesse à voix basse en agitant délicatement la main devant son nez.

Cayo se força à rire.

– On ne peut rien vous cacher, Altesse, dit-il en esquissant une petite courbette. J'espère que cela vous a plu.

Son père lui décocha un regard agacé avant de conduire les Hizon dans la salle à manger. Cayo grimaça dans leurs dos. Soria, qui l'avait vu, rit discrètement derrière sa main gantée.

Cayo s'installa entre son père et sa sœur à la longue table en acajou et avala sans attendre son verre d'eau, assoiffé par sa journée sous le soleil. Inutile de tourner la tête pour savoir que son père le fusillait du regard. Un domestique se dépêcha de lui remplir de nouveau son verre. Cette fois, il s'assura de prendre de petites gorgées plus dignes.

– L'accord est pratiquement signé, lui avait dit son père après avoir consulté ses livres de comptes. Les Hizon sont l'une des plus vieilles familles de Moray et ils fréquentent le prince. Une fois que ta sœur sera mariée au fils du duc, elle s'élèvera dans la hiérarchie sociale et aura un accès direct à la fortune des Hizon. Il va falloir négocier la dot et fixer la date.

Il avait alors levé des yeux durs et indéchiffrables sur Cayo. Difficile de trouver en lui l'homme que sa mère avait autrefois aimé, difficile de se souvenir d'une époque où il souriait.

– Ne gâche pas tout, l'avait mis en garde Kamon.

Cayo se préparait à un dîner désagréable. Assis en face de Soria, Gen Hizon croisait de temps en temps le regard de la jeune fille avant de faire mine de contempler le plafond, timide. Il semblait à la fois trop capricieux et trop discret pour une fille comme elle, et Cayo ne l'appréciait pas particulièrement. Mais Soria ne se plaignait pas de cet arrangement et Cayo avait même vu quelques semaines plus tôt le jeune couple se promener dans le jardin, le bras de sa sœur glissé sous celui de Gen.

Pourtant, ce soir, Soria n'était pas elle-même. La visite du duc et de la duchesse la rendait sûrement nerveuse. Comment l'en blâmer ? Cayo sentait sur lui le poids de leur jugement et tentait de s'en cacher derrière un des vases de fleurs.

Heureusement, son père les divertissait avec les dernières rumeurs politiques qui circulaient à Moray. Cayo

repensa à l'impressionnant navire aux voiles mauves et se demanda combien de temps il faudrait aux habitants de la ville pour découvrir à qui il appartenait. Alors qu'il dégustait le premier plat, un ragoût léger de coquilles Saint-Jacques, palourdes et sauge frite, il songea aux événements de la journée. Le second, l'odeur de la mort, Sébastien.

S'était-il montré trop dur avec lui ? Il avait laissé éclater sa colère, mais maintenant... Cayo savait ce que cela faisait d'être dans cette position. S'attendre à recevoir un coup de couteau entre les côtes, à chaque coin de rue...

Il entendit son nom et quand il leva la tête, tout le monde le regardait. La duchesse Hizon l'examinait par-dessus son verre de vin, ses lèvres rouge vif pincées d'exaspération. Cela renforçait les rides autour de sa bouche, deux profondes tranchées de chaque côté d'un champ de bataille.

– La duchesse a eu la gentillesse de s'intéresser à ta journée de travail au port, murmura Kamon à son oreille.

Seul Cayo perçut l'avertissement derrière ses mots.

Ne gâche pas tout.

Il pencha la tête vers la duchesse.

– La journée a été assez chargée, Altesse. Mon père a plusieurs navires sous ses ordres, comme vous le savez sûrement. Les superviser n'est pas une mince affaire.

Il osa jeter un coup d'œil vers son père qui baissa légèrement le menton. *Bien.*

– Et en quoi consiste exactement cette supervision ?

demanda la duchesse, faisant habilement tourner son vin dans son verre.

La question était en apparence innocente, mais Cayo n'était pas dupe, c'était un test. Par conséquent, il expliqua avec force détails en quoi consistaient le déchargement et l'inventaire, ainsi que le calcul des comptes. Soria, qui jusque-là conversait tranquillement avec Gen, se tut, mais sans pour autant l'écouter. Elle contemplait son assiette, le ragoût ayant été remplacé par des cailles cuites dans du romarin et du miel et couvertes d'une sauce aux hibiscus.

– Heureusement que vous avez un bon gars comme celui-là pour vous aider au port, commenta le duc dans un rire sourd. Je suppose que ce n'est pas facile de passer des journées entières sous le soleil à votre âge, Kamon.

– En effet.

– Et c'est mieux pour lui que de sillonner les rues de la ville comme un vaurien, grommela la duchesse dans son verre.

Cayo se crispa. Il sentit son père se raidir à côté de lui. Soria ne levait pas la tête et piquait sa fourchette dans la caille.

Le duc éclata de son rire grave.

– Je suppose que ce que ma femme a voulu dire c'est qu'il est bon pour le jeune lord Mercado d'avoir un travail honnête.

Cayo serra sa fourchette sans rien dire. Sous la table, Soria lui attrapa l'autre main et la serra fort. Elle avait la paume moite de nervosité.

Quand le dessert arriva enfin – gâteaux de riz à la noix de coco et au sucre roux avec un coulis d’ananas – un des employés de cuisine vint demander à Kamon de choisir le porto digestif. La panique envahit Cayo quand son père quitta la pièce. Les Hizon le dévisageaient tels deux vautours prêts à se jeter sur la même charogne.

– Je vais l’aider, bredouilla-t-il en faisant grincer sa chaise sur le sol.

Dans le couloir, il reprit son souffle. Son cœur n’avait pas ralenti depuis son entrevue avec Sébastien. Il ne pouvait l’ôter de ses pensées, pas plus que la terreur qu’avaient provoquée en lui ses mots.

Seb, imbécile.

Son père revenait déjà dans la salle à manger. En voyant Cayo, il fronça les sourcils.

– Tu devrais t’occuper de nos invités !

– J’avais besoin de prendre l’air, se justifia Cayo. Père, je... j’ai quelque chose à vous demander.

Kamon croisa les bras, la tête baissée. Cayo connaissait bien cette posture, il l’avait même surnommée « le Négociateur ».

– Que veux-tu ?

– Je me demandais si vous m’accorderiez un salaire plus conséquent. Pas beaucoup plus, c’est juste... Qu’y a-t-il de si drôle ?

Son père secouait la tête en riant tout bas, la mine consternée.

– Il n’aura pas fallu longtemps, n’est-ce pas ?

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Kamon serra la mâchoire, s'efforçant d'étouffer sa rage.

– Qu'est-il arrivé à ta paye du mois, Cayo ?

Cayo hésita.

– Je l'ai donnée à un ami. Il...

– Ne me mens pas, gronda Kamon. J'aurais dû me douter qu'au moment où tu aurais quelques drinas dans ta poche, tu te précipiterais vers les tables.

Cayo rougit de fureur, son mal de tête revenant deux fois plus fort.

– Je n'ai pas mis les pieds dans les salles de jeux depuis des mois ! Allez vous-même dans le quartier du vice et renseignez-vous !

– Même si c'est vrai, comment puis-je être sûr que tu ne finiras pas par reprendre tes sales habitudes ?

– Ça fait six mois que je n'ai plus joué, déclara Cayo, les dents serrées. Quand allez-vous enfin me faire confiance ?

– La respectabilité ne va pas te tomber dessus comme ça, sans effort, répliqua Kamon en lissant sa veste de soirée. Tu as pu le constater au dîner, avec les commentaires de la duchesse Hizon. Non, la respectabilité se gagne et tu dois encore faire tes preuves.

Sur le point de répondre, Cayo fut interrompu par un fracas provenant de la salle à manger, suivi d'un cri. Il échangea un regard étonné avec son père et les deux hommes se précipitèrent à l'intérieur.

– Soria !

Elle était tombée de sa chaise et gisait face contre terre, ses cheveux étalés autour d'elle dans une mare de sang. Elle avait dû essayer de quitter la table avant de s'écrouler. Cayo s'agenouilla à côté d'elle et la retourna. Elle avait perdu connaissance. Les paupières tressaillant, elle peinait à respirer. Gen s'était levé pour essayer d'aider, mais il restait planté sur place, les bras tendus inutilement. Le duc était debout, lui aussi, pâle et sidéré, tandis que la duchesse se couvrait la bouche, en état de choc.

– Soria, appela Cayo en posant une main sur sa joue. Elle était brûlante.

– Soria !

De ses doigts, Cayo écarta une mèche de ses cheveux, révélant sur la peau de la jeune fille une tache grise juste à côté de son oreille.

La fièvre des cendres.